

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT



La Dispute

Mohamed El Khatib

Ve 13, sa 14 mars 20h

Théâtre Charles Dullin

La Dispute

Durée en création - dès 13 ans

avec 8 enfants de 8 ans (distribution en cours)

conception et réalisation Mohamed El Khatib **cheffe de projet** Marie Desgranges **image, montage**

Manu Manzano **dispositif scénique et collaboration artistique** Fred Hocké **assistanat de projet**

Vassili Chavaroche **direction de production** Martine Bellanza

une production du Collectif Zirlib **en coproduction avec** Tandem Douai-Arras scène nationale, le Festival d'Automne à Paris, le Théâtre de la Ville-Paris, le TnB - Théâtre national de Bretagne, Malraux Chambéry scène nationale Savoie, le Théâtre du Beauvaisis (production en cours) **Zirlib** est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication - Drac Centre-Val de Loire, portée par la Région Centre-Val de Loire et soutenu par la Ville d'Orléans **Mohamed El Khatib est artiste associé** au Théâtre de la Ville à Paris et au Théâtre national de Bretagne

Genèse

«J'ai été invité par le Théâtre de la Ville à Paris à écrire une pièce pour la jeunesse. Alors que l'enjeu me paraît central – s'adresser à la jeunesse - j'ai constaté que je n'avais pas la moindre aptitude à «écrire pour la jeunesse». Et c'est sans doute mieux ainsi pour la jeunesse en question... Je me suis donc résolu à écrire non pas «pour la jeunesse», mais à partir de la jeunesse ou avec elle. J'ai dès lors passé des mois dans des écoles primaires auprès d'enfants âgés de 8 ans. Je n'avais pas de sujet comme on dit, pas même un thème, je suis simplement allé librement à la rencontre de ces enfants de différents milieux sociaux pour savoir ce qui les occupe et préoccupe dans leur vie quotidienne. Le processus d'écriture avec les enfants a façonné notre projet de telle façon qu'il ne s'agit plus d'un projet pour la jeunesse, mais d'une pièce adressée au monde entier. En somme, nous traiterons par le prisme de l'enfance avec un regard inédit un sujet de société, pour une pièce tout public» - **Mohamed El Khatib**

Une séparation

Suite à une première série d'une trentaine d'entretiens menés avec des enfants choisis au hasard, j'ai incidemment observé que la très grande majorité des enfants avait des parents séparés. Les rencontres suivantes ont confirmé la tendance : un enfant sur deux vit chez l'un de ses parents, ou en alternance. La séparation et ses conséquences dans la vie quotidienne des enfants occupent une place centrale. La littérature psychologique, judiciaire, sociologique dresse de manière exhaustive un tableau clinique alarmant de la situation. Mais nous avons voulu aborder la question du point de vue des enfants. Explorer avec eux – les premiers témoins privilégiés de ces ruptures de vie – leur perception de cet événement à la fois intime et universel.

Qu'ont-ils à dire de la séparation ? Comment la leur a-t-on annoncée ? Le savaient-ils ? Le pressentaient-ils ? Comment ont-ils réagi ? Ont-ils pris parti ? Comment le vivent-ils au quotidien ? Quelle perception ont-ils de cet événement fondateur de leur courte vie ?

Cent questions

Nous avons rencontré une centaine d'enfants en France et à l'étranger et chaque fois nous concluons notre entretien par l'interrogation suivante : «Aujourd'hui, quelle question aimerais-tu poser à tes parents ?». C'est donc cent questions à l'adresse des adultes que nous avons recueillies et que nous partagerons sur scène. C'est un processus au long cours qui nous a permis de créer les conditions d'une parole authentique dégagée des principes et normes inculqués par les adultes. *La Dispute* n'est ni un documentaire, ni une pièce de fiction à proprement parler, mais plutôt une fiction sur le réel. Une façon de reconstruire la séparation telle que les enfants l'ont vécue dans leur propre chair.

Extrait

- Comment avez-vous décidé de nous l'annoncer ?
- Comment pensiez-vous que nous allions réagir ?
- Aviez-vous peur de nos réactions ?
- Aviez-vous peur de nous faire du mal ?
- Avez-vous reporté le moment de l'annonce ?
- Plusieurs fois ?
- Vous êtes-vous entraînés devant une glace pour nous le dire ?
- Avez-vous pris des cours de théâtre avant de nous le dire ?
- Aviez-vous peur de pleurer au moment de l'annonce ?
- Avez-vous hésité sur le lieu de l'annonce ?
- Vous êtes-vous mis d'accord pour savoir lequel de vous deux allait nous le dire ?
- Vous êtes-vous disputés, une fois de plus, pour savoir qui allait nous l'annoncer ?
- Ce jour-là, avez-vous fait semblant de faire notre plat préféré ?
- Espériez-vous qu'avec des frites, la pilule passerait mieux ?

Entretien avec Mohamed El Khatib

Votre création La Dispute est issue d'une invitation du Théâtre de la Ville à écrire un spectacle pour la jeunesse. Comment avez-vous envisagé cette entreprise nouvelle pour vous ?

Mohamed El Khatib : Avec une certaine inquiétude, car je n'avais jamais écrit pour la jeunesse. C'est un défi immense. D'ailleurs, ce projet en marque l'échec total. J'ai tâché de jouer le jeu, mais force est de constater que je suis un piètre auteur-jeunesse. Une fois passé le deuil de ce statut, c'est devenu non pas une pièce pour la jeunesse, mais à partir de la jeunesse pour faire émerger une parole rarement entendue. J'ai donc fait mon travail habituel, cultiver des rencontres et les porter à la scène.

Vous y traitez des incidences de la séparation des parents sur la vie des enfants, pourquoi ? Et ceci essentiellement du point de vue des enfants ; d'où provient ce choix ?

Mohamed El Khatib : J'ai rencontré une centaine d'enfants d'écoles primaires pendant deux ans. Je n'avais pas, comme on dit, de «sujet» ou d'«angle», je me suis laissé porter par le fil de nos conversations et j'ai observé que la séparation et ses conséquences étaient un motif récurrent, qui prenait beaucoup de place dans la vie des enfants. Alors que la littérature psychologique, sentimentale et judiciaire dresse un tableau clinique alarmant de ces situations, le point de vue des enfants en est le grand absent. Ils s'y trouvent en position de se voir expliquer le divorce, ce qu'ils doivent en comprendre et comment s'adapter. Explorer avec eux – les témoins privilégiés de ces ruptures de vie – leur perception de cet événement à la fois intime et universel m'a paru nécessaire.

Comment s'est déroulée cette collecte d'impressions d'enfants ? Avez-vous pu créer les conditions de tête-à-tête sans adultes ?

Mohamed El Khatib : Ce projet existe grâce à la complicité des parents. Sans leur confiance, c'était impensable. À chaque fois, ils ont accepté avec générosité de partager un moment intense de leur vie avec les étrangers de passage que nous étions, mon équipe artistique et moi. De prendre le risque d'exposer et de s'exposer à la parole de leurs enfants. Nous avons pu échanger avec les enfants autant que nous le souhaitions en toute intimité et les discussions se sont déroulées dans une grande simplicité. Prendre le temps d'accompagner une parole d'enfant a été l'un des exercices les plus réjouissants qu'il m'ait été donné de vivre ces dernières années.

Vous êtes-vous uniquement appuyé sur ces témoignages, afin d'en saisir toute l'authenticité enfantine, ou votre pièce se nourrit-elle également d'études psychologiques et sociologiques ?

Mohamed El Khatib : Pour chaque pièce, je tâche de lire l'ensemble de la production littéraire sur le sujet. Et je fais régulièrement le constat que cela n'a qu'une utilité relative. Ça permet tout au plus de se rassurer, de fournir des cachets aux dramaturges, de soutenir la lutte contre Amazon en achetant tous les livres chez des libraires indépendants. Cela étant, une fois les fiches lues, il convient de les oublier au plus vite et d'être au plus proche des témoins qui livrent une parole inédite.

Comment avez-vous élaboré la distribution ? Ces enfants sont-ils déjà familiarisés avec le théâtre ou le cinéma, ou est-ce là leur première expérience ?

Mohamed El Khatib : À l'heure qu'il est, le groupe n'est pas encore constitué. Il y aura, si l'inspection du travail nous y autorise, quatre à sept enfants. Peut-être que je serai également avec eux sur scène, je ne déciderai qu'au dernier moment. Par ailleurs, j'ai souhaité circonscire cette recherche à l'âge de huit ans. C'est à la fois un âge où demeurent une grande naïveté, une fraîcheur et une spontanéité dénuée de jugement moral, tout en étant un âge de conscience et d'hyper lucidité dans l'appréhension du monde. Ces enfants sont de véritables sismographes de la vie quotidienne et c'est avec leur complicité que nous avons exploré l'intime familial. Enfin, j'ai non seulement voulu que les enfants soient vierges de toute expérience théâtrale, mais que leurs parents le soient aussi. Comme je ne peux pas directement agir sur la composition des salles de spectacle pour échapper au phénomène de l'entre-soi, je commence par inviter sur les plateaux des personnes qui ne les fréquentent pas.

Comment avez-vous appréhendé ce travail très particulier (même si, dans Stadium, vous avez déjà mis en scène quelques enfants et que vous avez l'habitude de diriger des amateurs) ?

Mohamed El Khatib : Je suis détenteur du BAFA (Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur) et du BAFD (Brevet d'Aptitude aux Fonctions de Directeur) et j'ai passé plusieurs étés au Festival d'Avignon comme animateur des CEMÉA (Mouvement National d'éducation nouvelle) en accompagnant des groupes de jeunes. L'Éducation populaire est une aventure merveilleuse. Ma seule appréhension est d'ordre administratif. Les récentes interdictions d'enfants sur les plateaux de théâtre témoignent d'une méfiance anachronique à l'égard du spectacle vivant. Pour le reste, je travaille avec des «personnes». Que ces dernières aient décidé ou non de vivre de ce métier, qu'elles revendiquent ou non le fait d'être «professionnel·le·s» m'est totalement indifférent. Ce qui m'importe, c'est de rencontrer des personnes en capacité de mener une expertise de leur propre vie. De ce point de vue-là, acteur ou pas, tout le monde est égal, c'est-à-dire dans la même merde. La seule particularité de ce projet réside dans sa durée de vie : deux ans. Après, les enfants rentrent au collège et quittent une parole de l'enfance, ce sera alors terminé.

Où situez-vous ce travail dans votre parcours ?

Mohamed El Khatib : Je ne le situe pas, ça laisserait entendre qu'il y a une cohérence d'ensemble alors que l'origine de chaque création est accidentelle. Tout au plus, je peux considérer chaque geste artistique comme une simple extension du domaine de la lutte politique. J'ai travaillé ces derniers temps à l'émergence des classes populaires sur nos scènes théâtrales (*Sheep, Corinne Dadat, Stadium*). Cette fois, sur un versant plus intime, alors que je devenais «spécialiste» du deuil (*Finir en beauté, C'est la vie*), j'ai voulu traiter le deuxième sujet le plus essentiel après la mort : l'amour. Certes, je commence par la fin de l'amour, mais ça me laisse un peu de champ pour enfin écrire une pièce sentimentale. D'ailleurs peu de gens le savent, mais j'ai longtemps écrit sous pseudonyme dans la collection Harlequin.

La Dispute, un rapport avec Marivaux ?

Mohamed El Khatib : Marivaux a écrit profondément sur l'amour, dans une langue merveilleuse. Autrement dit, il n'y a aucun rapport. Je trouve formidable que la Comédie-Française cultive ce répertoire muséal qui appartient à notre patrimoine. Mais je crois qu'en dehors de cela, il faudrait légiférer pour bannir toute forme de confort qui alimente une éthique bourgeoise au théâtre. Ce sont les enfants qui ont choisi le titre de la pièce. Ils répétaient que ce qui marque une séparation, c'est la multiplication des disputes, symptôme par excellence de la rupture.

Vous êtes désormais considéré comme l'une des signatures majeures du théâtre documentaire ; que pensez-vous de cette spécification attribuée à votre travail ?

Mohamed El Khatib : Je ne me sens pas concerné. L'art documentaire est une pratique aussi vieille et hétérogène que le théâtre. À mon sens, la question n'est pas de savoir si vous travaillez avec de «vraies gens» ou si vous êtes pleinement documenté par le «réel», mais plutôt si votre geste artistique et social vient contester quelque chose de l'ordre (théâtral) établi. Autrement dit, je me demande en permanence si mon travail participe du conformisme ambiant comme il va, s'il alimente la chronique théâtrale pavillonnaire, ou bien si je prends le risque de relier esthétique et politique à travers des expériences radicales.

Propos recueillis par Mélanie Drouère, avril 2019

L'équipe artistique



Mohamed El Khatib

Féru de football, il fut longtemps milieu de terrain et que l'on sache, respectueux des règles du jeu. Au théâtre, il les bouscule en faisant monter sur une scène 53 supporters du Racing-Club de Lens, en leur donnant la parole pour raconter leur Nord ouvrier, le chômage, la

solidarité, l'esprit d'équipe. *STADIUM* (2017) est, en quatre-vingt-dix minutes avec mi-temps, un témoignage presque «brut», un petit précis de vérité sociologique et humaine. Mohamed El Khatib est sur scène, il présente ses invités, les pom-pom girls et la fanfare ; il convie aussi le folklore festif – dont les mascottes, la baraque à frites – en un geste qu'il réclame proche de celui de Marcel Duchamp avec ses «ready-made». Il a passé plus d'un an à Lens, multiplié les rencontres, les entretiens, afin de gagner la confiance des gens et de taper juste sur quelques clichés sociaux et politiques.

C'est pour sortir de ce qu'il nomme «l'entre soi» culturel et en pensant à son père, grand supporter de foot, qu'il a composé *STADIUM*. La tenancière de la baraque à frites n'est autre que la «technicienne de surface» qui, aux côtés d'une danseuse, faisait état de ses compétences dans son précédent spectacle *Moi, Corinne Dadat* (2015). Théâtre documentaire, dramaturgie du réel ? Les mots se cherchent pour désigner le travail singulier de ce fils d'ouvrier et de femme de ménage marocains. Né dans le Loiret, en 1980, El Khatib suit les conseils de ses parents, c'est-à-dire fait de brillantes études : khâgne, Sciences-Po, une thèse de sociologie. Il découvre le théâtre, dont celui de Jan Lauwers, en 2004 au Festival d'Avignon lors d'un stage aux Ceméa. Il commence à monter des spectacles avec des amis, fonde le collectif Zirlib en 2008, écrit deux premiers textes qui trouvent encouragements: *À l'abri de rien*, *Sheep*.

Finir en beauté - un spectacle sur la mort de sa mère dont il a enregistré les paroles lorsqu'elle était à l'hôpital - marque paradoxalement son acte de naissance officiel dans le théâtre. Seul en scène, avec un magnétophone, il joue à Marseille, puis en Avignon en 2005. C'est parti pour une longue tournée et le Grand Prix de Littérature dramatique 2016. Il a également filmé sa mère avec une caméra Sony, la même que celle utilisée par Alain Cavalier, avec Vincent Lindon, dans son film *Pater*, pour lequel El Khatib a eu un coup de cœur. Il a écrit à Cavalier, ils se sont vus, parlé : leur *Conversation* s'est nouée. Entre temps, El Khatib a fait le voyage d'Orléans à Tanger avec sa caméra, à bord d'une Renault 12, véhicule choisi en raison de circonstances à découvrir dans son «road-movie» du même nom.

C'est la vie (2017) naît encore d'une conversation. El Khatib demande à deux comédiens, de parler de la perte de leur enfant, douleur à laquelle ils ont été confrontés tous deux la même année, en 2014, en des circonstances différentes. Où sont les personnages et la fiction ? Est-ce encore du théâtre ? C'est en tout cas celui de Mohamed El Khatib. Il travaille sur les limites. Il ne s'interdit aucun territoire. Il déstabilise. Il n'est pas consolant : il tend à la réconciliation.